

**Piché, Lucie. *Femmes et changement social au Québec. L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966.* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003. 349 p.**

Magda Fahrni

Volume 5, Number 1, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024394ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024394ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fahrni, M. (2004). Review of [Piché, Lucie. *Femmes et changement social au Québec. L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966.* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003. 349 p.] *Mens*, 5(1), 171–176.  
<https://doi.org/10.7202/1024394ar>

et au Québec, délaisse quelque peu son adhésion au modèle dreyfusard d'émergence des intellectuels pour concéder que, dans certains cas, ils peuvent apparaître également à droite (p. 330).

On ne peut que féliciter les organisateurs de ce colloque stimulant. L'approche comparative mise de l'avant par Christophe Charle, qui remet « en cause les corrélations admises sans discussion en fonction de l'inconscient culturel propre à chaque historien qui lui fait considérer son cas national comme la norme par rapport à laquelle évaluer les autres cas » (p. 4), s'est révélée une fois de plus fructueuse. On ne peut que souhaiter que cette approche comparative soit poursuivie et que l'on s'éloigne une fois pour toute des analyses favorisant l'angle « métropole-zone périphérique culturelle ».

Pascale Ryan

Département de lettres et communications  
Université de Sherbrooke

**Piché, Lucie. *Femmes et changement social au Québec. L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003. 349 p.**

Dans un livre consacré à la Jeunesse ouvrière catholique féminine (JOCF), l'historienne Lucie Piché vise à attribuer aux femmes de la classe ouvrière un rôle dans les grands changements sociaux qui ont eu lieu au Québec durant les années qui ont précédé la Révolution tranquille. Cet ouvrage, tiré d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université du Québec à Montréal en 1997, est une étude soignée et nuancée qui tente de concilier les particularités de la JOCF avec des ques-

tions d'ordre plus général portant sur la place des femmes et des jeunes ainsi que sur celle de la religion au Québec au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

*Femmes et changement social au Québec* s'ajoute à une historiographie croissante sur les mouvements d'Action catholique au Québec : nous pensons notamment à *La ligue ouvrière catholique canadienne, 1938-1954* de Jean-Pierre Collin (1996) et à *Quand la jeunesse entre en scène* de Louise Bienvenue (2003). L'ouvrage de Piché se démarque de ces derniers par l'accent qu'elle met sur la JOCF et donc sur des jeunes femmes de milieux populaires. Bien que les mouvements d'Action catholique spécialisée aient laissé des archives volumineuses, ce n'est qu'une minorité de Québécoises (et une minorité encore plus petite de Québécois) qui auraient participé à ces associations. Ce n'est donc pas pour la « représentativité » de cette histoire que l'ouvrage de Piché nous intéresse mais plutôt pour ce que la JOCF a offert à un certain nombre de filles de la classe ouvrière, à savoir une expérience inédite et novatrice de sociabilité, de formation, d'animation et de participation sur la place publique.

Publié dans la collection « Religions, cultures et sociétés » des Presses de l'Université Laval, *Femmes et changement social au Québec* nous éclaire, effectivement, sur la place de l'Église catholique dans la société québécoise et sur les défis que devait relever cette institution durant ces années charnières. Le livre nous démontre que les jeunes travailleuses attirées par les activités et les services de la JOCF avaient des motivations aussi bien sociales que religieuses. Il illustre également le processus de négociation entrepris par ces jeunes femmes avec l'Église. Si la JOCF constituait une manière pour l'Église d'encadrer des jeunes filles, ces dernières s'approprièrent, d'une certaine manière, des structures mises à leur disposition. Le livre nous révèle enfin les rapports de force

entre la Jeunesse ouvrière catholique (JOC) et l'épiscopat, lequel acceptait difficilement le principe de l'autonomie laïque cher à l'Action catholique — surtout, peut-être, lorsque cette autonomie était féminine. Bien qu'elle nous raconte une histoire du Québec catholique, Piché établit des parallèles pertinents avec des associations protestantes en milieu canadien-anglais. Tout comme les filles protestantes qui participaient aux activités de la Young Women's Christian Association (étudiées par Diana Pedersen), les jeunes femmes jocistes avaient des motivations qui ne relevaient pas uniquement de la foi. Et les jeunes hommes québécois qui abandonnaient la JOC masculine dès la Deuxième Guerre mondiale ressemblent beaucoup aux jeunes hommes ontariens qui se désistaient des services religieux protestants à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le décrit l'historienne Lynne Marks dans son ouvrage *Revivals and Roller Rinks: Religion, Leisure, and Identity in Late-Nineteenth-Century Small-Town Ontario* (1996). L'une des qualités de ce livre est que l'auteure situe cette histoire particulière dans l'historiographie internationale (surtout française, belge, américaine et canadienne) des jeunes, des femmes, de la classe ouvrière et de la religion.

L'ouvrage débute par un survol de la littérature traitant des mouvements d'Action catholique spécialisée, des associations confessionnelles féminines et des associations de jeunes. Le premier chapitre comporte également une analyse de la construction de la jeunesse comme catégorie sociale. L'auteure examine ensuite la naissance de la JOCF durant la Crise économique des années 1930 et l'évolution subséquente de ses effectifs. À ses origines, la JOCF était une tentative d'encadrer et de surveiller une jeunesse « vulnérable » aux plaisirs et aux dangers de la ville moderne et des loisirs commerciaux. Cependant, Piché affirme que la JOCF n'était pas un exemple de contrôle social réussi, en partie à cause du rôle important que l'Action catholique accordait aux laïques. À

partir des années 1940, la Jeunesse ouvrière catholique était une association majoritairement féminine. Piché insiste sur l'importance de la non-mixité et de la double structure (JOCF/JOCM) comme des caractéristiques qui ont permis à ces jeunes femmes de s'affirmer et d'acquérir une expérience en animation, en gestion et en direction. Cette expérience était d'autant plus importante qu'il existait peu d'autres possibilités pour les jeunes travailleuses québécoises, peu scolarisées, de devenir des citoyennes engagées. Selon l'auteure, il faudrait cependant distinguer les militantes des simples membres. Dans l'après-guerre s'est développé le « phénomène des chefs d'équipes sans équipières ». À ce moment, la JOCF ressemblait de plus en plus à « une tête sans corps » (p. 97). Le taux de roulement élevé des membres permet de croire que la JOCF n'a été qu'un « lieu de passage » (p. 103) pour la plupart des jeunes travailleuses qui fréquentaient ses locaux. Comme le conclut Piché, la JOCF est devenue un « mouvement de militantes » plutôt qu'un « mouvement de masse » (p. 98).

La métamorphose idéologique de la JOC (hommes et femmes confondus) est scrutée au chapitre 4, qui traite des prises de position sociales de l'association (du corporatisme des années 1930 jusqu'au socialisme démocratique en 1965). Le chapitre qui suit explore l'attitude de la JOC féminine, en particulier, à l'égard du travail des femmes, et ce, encore une fois de la Crise économique des années 1930 jusqu'aux années 1960. Selon Piché, cette attitude a toujours été teintée de l'idée que le mariage et la maternité étaient le destin « normal » des jeunes filles. Même si la JOCF a créé un certain espace social où débattre des questions concernant les jeunes travailleuses, sa vision a été limitée par son insistance sur « la complémentarité des rôles et leur hiérarchisation au nom de la différence sexuelle » (p. 235). Dans le dernier chapitre, l'auteure se penche sur la JOCF comme lieu de formation

(religieuse et sociale) et d'animation pour les jeunes filles de milieux populaires. À plusieurs égards, la trame chronologique de la JOCF, tout comme celle de la JOC, peut se résumer comme ceci : lié de près au discours clérical dans les années 1930, le mouvement connaît une certaine effervescence sociale et une autonomie idéologique dans l'après-guerre. Freinée par l'épiscopat au début des années 1950, la JOC vit un « désengagement de la scène publique » (p. 300). Elle émerge de nouveau, radicalisée, dans la deuxième moitié des années 1950 et demeure active durant la première moitié des années 1960. Mais au moment exact où la vision politique et sociale de la JOC s'ouvre, les membres féminins comme masculins délaissent cette association. Selon Piché, il faudrait attribuer cette hémorragie des membres à la fin des années 1960 non seulement à la sécularisation et à la laïcisation de la société québécoise, mais à d'autres changements sociaux qui ont fait en sorte que les jeunes femmes avaient désormais davantage d'options associatives et politiques.

*Femmes et changement social au Québec* est un livre construit principalement à partir de sources créées par la JOC (et plus particulièrement par la JOCF). Il nous livre donc une vue de l'intérieur. À plusieurs endroits (au chapitre 5, par exemple), l'étude demeure très près de ses sources. Ainsi, c'est un ouvrage qui se concentre sur les structures de la JOCF, sur ses fonctions, sur ses rapports avec d'autres organismes et sur ses prises de position officielles et publiques. Les aperçus les plus intéressants se trouvent au chapitre 6, où nous découvrons les relations tendues entre certaines militantes jocistes et leurs parents, les responsabilités familiales parfois très lourdes des militantes et les tensions entre militantes et militants lors des réunions conjointes. C'est ici qu'on voit des actes qui s'écartent des règlements et des normes, qu'on voit le conflit et la pratique plutôt que les modèles prescrits. C'est ici également que les jeunes femmes jocistes nous apparaissent le plus

vivantes et nous paraissent des individus plutôt que des membres indissociables d'une masse. Nous aurions aimé apprendre davantage sur les protagonistes du mouvement dans d'autres chapitres. Des mini-biographies de certaines des dirigeantes jocistes auraient pu servir à cette fin.

Au fond, le bilan que fait Lucie Piché de la JOCF est mitigé : en même temps que cette association aurait permis à certaines jeunes femmes des milieux populaires de s'affirmer et même de s'épanouir, elle leur a imposé des limites idéologiques reliées à l'identité socio-sexuelle. Cette conclusion somme toute prudente est tout à fait crédible et témoigne des recherches exhaustives faites dans les fonds d'archives de la JOC et de l'Action catholique canadienne. Si cette étude ne dépasse pas vraiment le cadre institutionnel, elle demeure néanmoins un ajout précieux à nos connaissances des jeunes travailleuses et du rôle que celles-ci ont joué dans la sphère publique québécoise au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

*Magda Fabrni*  
*Département d'histoire*  
*Université du Québec à Montréal*

**Micheline Dumont et Louise Toupin, dir. *La pensée féministe au Québec. Anthologie (1900-1985)*. Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2003. 750 p.**

Cette anthologie, qui compte 186 textes féministes écrits entre 1900 et 1985, constitue un premier pas vers une inscription de la pensée féministe dans « l'histoire des idées sociales et politiques du Québec » (p. 717). Micheline Dumont, historienne des femmes, et Louise Toupin, militante féministe,